

**Lurelu**

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



## Les cordes sensibles de Jocelyn Bérubé

Isabelle Crépeau

---

Volume 31, Number 1, Spring–Summer 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/11673ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Crépeau, I. (2008). Les cordes sensibles de Jocelyn Bérubé. *Lurelu*, 31(1), 6–8.



(photo : Béatrice Mecking-Savoie)

Depuis les dix dernières années, le conte connaît un essor remarquable, particulièrement au Québec. Les lieux où l'on peut entendre des contes se sont multipliés, des conteurs de l'ombre sont sortis de leur cachette. De plus en plus d'ateliers sont offerts à ceux qui veulent s'initier à cet art de l'oralité. Des festivals ont éclos aux quatre coins du Québec — Trois-Pistoles, Abitibi-Témiscamingue, Natashquan, Sherbrooke —, et la plupart de ces événements, revenant bon an mal an, sont là pour durer. La maison d'édition Planète rebelle, qui publie essentiellement des contes sous forme de livres-CD, a fêté ses dix ans d'existence et développe une collection jeunesse qui prend de plus en plus de coffre. On y édite également des textes de réflexion théorique sur cette discipline. Le conte au Québec a maintenant sa relève, ses vétérans et même ses vedettes, on n'a qu'à penser à la grande popularité de Fred Pellerin. Le conte a aussi son grand prix : la «Girouette cuivrée», remise sporadiquement et qui vient reconnaître l'apport particulier d'un conteur à sa discipline.

Un organisme, Le Regroupement du conte au Québec, cherche à donner «une voix officielle à la parole conteuse qui fuse depuis plusieurs années avec vigueur et verdeur partout au Québec», et vise à faire reconnaître le conte comme une discipline artistique spécifique. Les conteurs sont de plus en plus présents dans les écoles grâce au programme Rencontres culture-éducation du MELS. Si le conte, en général, ne s'adresse pas à un âge précis, la parole d'un conteur, elle, cherche toujours à rejoindre cet auditoire qui est là, droit devant. Vivante et mobile, cette parole s'adapte aux jeunes oreilles pour toucher tout auditoire. Au moyen d'activités organisées lors de festival, au moyen de lieux de contes qui leur sont plus spécifiquement réservés, comme le Théâtre de la Source, à Montréal, ou par le biais des rencontres scolaires, de plus en plus d'enfants et d'adolescents sont initiés à la parole conteuse.

La chronique «Toutentendu» fera écho à tout le bouillonnement autour de cet art vivant qu'est le conte. Il y sera question de la

place qu'il occupe auprès du jeune auditoire et de celle qu'il pourrait encore prendre.

Pour entrer en matière de belle manière, voici une rencontre avec un vétéran du conte au Québec. Alors que personne n'y croyait encore, Jocelyn Bérubé promenait déjà, il y a plus de trente ans, son violon et sa voix aux quatre coins du Québec pour faire vibrer les oreilles avec ses histoires, comme la légende d'Alexis le Trotteur, le conte de l'Oiseau couleur du temps et l'histoire de Tuyau Grandchamp. Des histoires qu'il raconte toujours et qu'il continue à polir au fil des ans.

Homme discret et d'une humilité touchante, Jocelyn Bérubé se transforme diablement lorsqu'il conte. Le plus souvent armé de son violon, il subjugue ses auditeurs de la plus dédoublée manière. La voix rocailleuse et profonde, le regard intense et le geste enlevé, il ponctue ses histoires de coups d'archet bien sentis, du tapement de ses pieds aiguisés et d'éclats d'une flamboyante poésie qui n'appartient qu'à lui.

Il rit quand j'enclenche l'enregistrement : «Il va falloir que je fasse attention à ce que je dis!» Les cheveux blancs, la barbe grise et le sourire enjôleur, Jocelyn Bérubé est beau comme un diable et infernalement séduisant... Il se raconte dès que je l'y invite et m'emporte dans son histoire comme dans une danse.

Pas évident de choisir d'être conteur à la fin des années 60... Depuis plusieurs décennies, le conte était passablement tombé dans l'oubli et, pour un comédien de formation, comme Jocelyn Bérubé, «on ne pouvait pas penser devenir une vedette en faisant ça : les contes, ça ne passait pas à la radio. Encore aujourd'hui, c'est bien rare!»

C'est en se baladant dans la province avec ses complices du Grand Cirque Ordinaire que le jeune comédien a été amené à raconter des histoires. «Avec le Grand Cirque, nous faisons essentiellement du théâtre de rue, très engagé socialement. Les pièces étaient montées sur un canevas et nous y faisons beaucoup d'improvisation. On jouait dans des cafés, dans

des hôpitaux, on allait voir les chômeurs... de temps en temps, on disposait d'une scène : là, on était contents! On trimballait tout notre matériel dans une petite camionnette et nous étions à la fois comédiens, concepteurs et techniciens. Au début, je jouais aussi de la trompette, Raymond Cloutier du trombone, et on faisait une espèce de fanfare...»

C'est la deuxième création de la troupe, *La famille transparente*, qui donnera au jeune artiste l'élan pour apprendre les rudiments d'un instrument qui n'allait plus le quitter : le violon. Il explique : «J'y jouais le rôle d'un ouvrier. Comme dans un conte merveilleux, je réussissais à gagner le cœur de ma belle en l'enjôlant avec ma musique, en jouant de ma trompette, au départ... Je trouvais qu'il y avait quelque chose qui clochait là-dedans : un ouvrier, ça devrait jouer du violon! Un instrument du peuple, un instrument de tradition! Mais je ne voulais pas faire semblant : de quoi ça aurait eu l'air? Je me suis acheté un violon à vingt-cinq piastres sur la rue Craig et je me suis dit : il faut que j'apprenne, maintenant.»

Son enfance à Saint-Nil, petit village gaspésien depuis rayé de la carte, avait été bercée d'airs de violon. L'oreille était prête. Il s'y est mis et a rapidement appris un premier morceau, le *Reel* de Sainte-Anne. «Alors un soir de représentation, je leur ai joué ce tour : au lieu de sortir la trompette, j'ai sorti le violon. Le violon est resté dans la pièce, puis dans ma vie.»

C'est ce même violon qui, quelques coups d'archet plus tard, a entraîné Jocelyn sur la piste d'un premier conte : «J'ai appris le *Reel* du Pendu, mais il y avait une histoire qui allait avec lui, *La Légende du reel du pendu*... Ça raconte l'histoire d'un homme condamné parce qu'il a braconné sur les terres du seigneur pour pouvoir nourrir sa famille. C'est en jouant un air sur un violon désaccordé qu'il est parvenu à sauver sa peau. Nous venions de traverser la crise d'Octobre. Le braconnier avait transgressé la loi : ça créait une espèce de parallèle avec la situation d'alors. Je me suis mis à conter cette histoire-là. Puis d'autres se sont ajoutées.»

Bien sûr, au début des années 70, il n'y avait pas de soirées spécifiquement consacrées au conte, comme les Dimanches du conte du *Sergent Recruteur* maintenant. Son premier conte, Bérubé le raconte à la Casalou, un cabaret bien connu de l'époque où se produisaient chanteurs, poètes, monologuistes et autres. Jocelyn Bérubé devient raconteur. Il a la pique. Le contact direct avec l'auditoire et la souplesse de la parole le séduisent tout de suite : «Déjà, quand je jouais un personnage théâtral, je ne le faisais jamais pareil d'un soir à l'autre... Je suis comme ça, c'est la même chose pour le conte. Ce n'est pas figé... Je n'emploie pas exactement les mêmes mots, même quand ça rime.»

À l'époque, les recueils de contes d'ici sont plutôt rares sur les tablettes des librairies. Ceux qu'on retrouve sont très littéraires, loin de la tradition orale, et le plus souvent transformés par la morale religieuse d'un temps tout juste révolu. Jocelyn Bérubé cherche loin ses histoires. Plusieurs d'entre elles constituent toujours son répertoire. Il consulte régulièrement les archives de folklore.

En 1976, il enregistre l'album *Nil en Ville*, qui a récemment été réédité en disque compact. C'était un pari audacieux d'enregistrer des contes. Ça l'est même encore aujourd'hui. Comme l'album avait bien marché, le violoneux raconteur est parti en tournée, se transformant de plus en plus en raconteur violoneux.

Survivant aux années 80, au désintéret pour le folklore et pour la culture essentiellement québécoise, Jocelyn Bérubé a continué à conter, comme d'autres irréductibles : Alain Lamontagne, puis Michel Faubert. Parce que le conte est bien plus qu'une affaire de mode. Pour Jocelyn Bérubé, ça demeure un moyen d'expression privilégié : «Le conte, c'est une belle place pour s'évader, une place de liberté. Elles sont tellement rares, les places de liberté en ce moment. Celle-là permet de s'exprimer, suscite l'invention, la création. Une soirée de contes, ça me rend heureux! Un conte qui marche, c'est la liberté en mouvement et des gens qui te suivent dans cette liberté-là... L'œuvre, dans un conte, n'est jamais finie. C'est ça, l'oralité. L'écrit est figé, fixé. Il est là

pour la postérité, pour laisser une trace. Mais le conte vit parce qu'il a lieu devant le monde. C'est sa force et c'est pourquoi il a été inventé, pour ceux qui l'écoutent. Tant que je suis là à raconter, c'est la vie qui continue. Même la poésie, que j'aime beaucoup, n'a pas cette force vitale.»

Il insiste sur un point essentiel : «Même si le conte est par essence ancré dans une tradition, il faut que le regard soit celui d'aujourd'hui pour les gens qui sont là devant toi, au moment où ça se raconte. Quand j'ai appris le violon, ce n'était pas pour retourner dans mon enfance, c'est parce que je trouvais qu'il avait toujours sa place dans le monde actuel. Quand je sors mon violon, je ne mets pas une ceinture fléchée, ce n'est pas nécessaire. Se mettre une pipe dans la bouche et un costume pour conter, ce n'est pas essentiel non plus : ce n'est plus du conte, c'est du théâtre, de la reconstitution historique. Ce n'est pas mauvais, il y en a qui font ça très bien, mais c'est autre chose.»

C'est un peu par hasard que le conteur est un jour entré dans les écoles, il y a plus de dix



**ALBUM COULEURS  
AVEC CD DE CHANSONS**

Abondamment illustré, l'album *Les aventures de Samuel de Champlain* nous fait découvrir l'univers d'un grand explorateur qui, malgré toutes les menaces qu'il aura à affronter : le scorbut, les guerres contre les Iroquois, la famine qui s'abat à la fin de chaque hiver..., ne renoncera jamais à son projet de fonder Québec, dont on célèbre le 400<sup>e</sup> anniversaire en 2008.

Auteurs : Francine Legaré  
Chansons et conception : Gaëtane Breton  
Illustrations : François Girard

Pour les enfants de 8 ans et plus | 21,95\$  
En librairie depuis le 19 mars 2008

planeterebelle.qc.ca

ans. Un ami, Normand Legault, alors directeur du Centre de valorisation du patrimoine vivant, lui avait parlé du programme Rencontres culture-éducation : «Je lui ai répondu : "Tu es fou, les flos vont me lancer des effaces!" Mais finalement, j'ai monté un spectacle autour des légendes, avec mon violon... Une première école me téléphone, je suis énervé! Pourtant je ne m'en sors pas si mal. Je me dis, tant qu'il y a de la demande, je vais continuer. Avec les enfants, je garde toujours ce lien avec le patrimoine. Mais je leur invente des histoires aussi, et je les fais participer. Je trimballe des objets du patrimoine avec lesquels je conte. Une girouette et quelques violons que je me suis bricolés pour la circonstance,

en forme de bâton de hockey, de baseball et même un tout petit violon vert. J'invite les enfants à jouer avec moi : j'accorde ces violons d'une manière qui leur permet d'en jouer facilement.»

Un jour, dans une classe de petits, une fillette est venue, à l'invitation du conteur, jouer un air sur le petit violon vert, né d'une pousse de fougère. Quelques années plus tard, dans une classe de grands de la même région, une enfant empoigne le violon-hockey d'une main sûre et le place sous son menton. «Ah! Tu sais jouer du violon? demande le conteur.» «Oui, répond l'enfant, je sais jouer. Vous étiez déjà venu dans mon école.» C'était la même. À la suite de ce pre-

mier contact avec l'instrument, elle avait demandé à en apprendre les rudiments, et elle jouait maintenant avec assurance. «Savoir que ça lui avait donné la pique, j'étais content. Elle n'en fera peut-être pas une carrière, mais le violon, c'est un enseignement jamais perdu, elle sera toujours heureuse d'avoir appris ça.»

Les enfants qu'il rencontre l'impressionnent et le touchent. De leur côté, les jeunes sont immédiatement conquis par ce grand-papa à la tendresse bourrue : entre eux et lui, une complicité vraie s'établit dès le premier clin d'œil. Certains viennent lui demander où l'on apprend les contes, un autre s'est risqué à lui faire cette remarque désarmante qui le fait encore rire : «Je ne savais pas qu'on pouvait être vieux et aimer les contes!»

Bérubé constate surtout que, pour la plupart des enfants, les histoires ne font plus partie du quotidien : «Je ne suis pas un littéraire, je ne peux pas initier les enfants à la lecture en leur présentant ce que j'ai écrit... mais je peux les amener à aimer les histoires, à aimer les écouter, et peut-être aussi à aimer en lire.»

Il continue donc, comme de plus en plus de conteurs, à porter ses contes dans toutes les écoles, convaincu de l'importance de ces rencontres magiques. «C'est comme semer une poignée de graines à la volée, des graines de fleurs sauvages. Tu ne sais pas quelle sorte de fleur en sortira. Certaines vont prendre, d'autres pas. Les oiseaux vont en avaler quelques-unes, d'autres dissémineront leurs graines à leur tour, au vent.

«Les enfants ont leur vie, ils y retournent après le conte. Il faut déjeuner, courir d'un bord puis de l'autre... Mais peut-être que l'histoire entendue a fait une petite place dans leur tête. Peut-être que c'est juste passé par là. Mais ça leur appartient, à eux d'en faire quelque chose.»

Et quand Jocelyn Bérubé est reparti, il flotait derrière lui un envoi parfum de fougères et de fleurs sauvages...

lu


## Note

1. Selon le site Internet du RCQ : [www.conte-quebec.com/](http://www.conte-quebec.com/)

**Les grandes figures**







Au XIX<sup>e</sup> siècle, Jos Montferrand était le Maurice Richard de son époque. C'était lui, l'homme fort, qui terrorisait les Irlandais. Une légende. La fierté d'un peuple.

**Mathieu-Robert Sauvé**  
**Jos Montferrand**  
*Le géant des rivières*  
récit biographique, 192 p., 18 \$

XYZ éditeur • 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1 • Téléphone : 514-525-21-70  
Télécopieur : 514-525-75-37 • Courriel : [info@xyzedit.qc.ca](mailto:info@xyzedit.qc.ca) • [www.xyzedit.qc.ca](http://www.xyzedit.qc.ca)